

## CHAPITRE 1

Un son cristallin franchit l'air étouffant, «Fasten Seat Belt» venait de s'afficher en surbrillance sous le plastique des supports de bagages de l'Airbus A320 d'Air France. Une voix monocorde diffusée par des hauts parleurs invisibles annonçait :

*- Nous allons entrer dans une zone de turbulences, veuillez regagner vos sièges et attacher vos ceintures jusqu'à l'extinction du signal, merci.*

Jérôme étira ses jambes engourdis en lançant un regard oblique à sa voisine sur le siège de droite. Il n'avait pas à boucler sa ceinture, c'était déjà fait. Il en avait profité, cette dernière heure, pour somnoler et ressasser le but de son voyage.

Trois jours plus tôt, son téléphone portable, grand symbole des temps modernes, avait sonné. Son interlocuteur qui avait omis de se présenter, lui avait demandé très laconiquement de se rendre à une adresse à Paris pour y prendre des instructions. S'étant exécuté, il avait été reçu par un homme se disant appartenir à un laboratoire pharmaceutique suisse qui lui avait expliqué qu'on avait besoin là bas de ses services pour une mission quelque peu atypique. Interpellé sur la destination qu'il ne connaissait que trop bien et sans réelle occupation actuelle, il avait déferé à ce qu'il convenait d'appeler plus une convocation qu'une invitation tant le ton de son interlocuteur avait été ferme et convaincant.

Deux heures plus tard il avait atterri à l'aéroport de Genève Cointrin et, après une demi-heure de taxi, il s'était retrouvé face

à un grand bâtiment gris sans âme, un peu étonné lui-même de sa motivation soudaine.

Après un passage de quelques années au sein des « services officiels français », selon la formule consacrée, il avait pris une retraite anticipée pour des raisons personnelles. Depuis, libre de toute attache et de toute contrainte, il avait décidé de mettre ses compétences spécifiques au service d'employeurs privés. Ces derniers lui demandaient des prestations, certes plus édulcorées que celles qu'il avait connues, dans les domaines où il excellait : l'observation et le renseignement.

Le porche où il s'était abrité machinalement, le protégeait de ce vent glacial de début février. Il actionna la sonnette située sous la sobre plaque en cuivre « Laboratoire Pharmaceutique Genevois LPG Gassman ». La gâche électrique débloqua la lourde porte vernie et il s'engouffra plus qu'il n'entra dans l'antichambre tempérée. Une grande salle sous une verrière très 19<sup>e</sup> siècle était partagée en deux par une banque en chêne verni. Du personnel en tenue impeccable bleu marine s'affairait auprès de téléphones, de fax et de photocopieurs.

Il s'adressa à une hôtesse badgée soudain attentive :

- Jérôme Breville, j'ai rendez-vous avec le directeur des Opérations et de la Prospective.

Il semblait attendu et elle lui tendit immédiatement, dans un sourire très professionnel, un badge déjà prêt, qu'il accrocha au revers de son veston.

- Quelqu'un va venir vous chercher monsieur Breville veuillez patienter je vous prie.

Il n'eut pas à le faire très longtemps, un homme au costume bleu marine, lui aussi muni du même badge que ses collègues, le prit en compte et lui fit franchir différents couloirs interminables pour finalement lui faire risquer sa vie dans un ascenseur d'un autre âge.

Le sol de l'étage où ils arrivaient était couvert d'une épaisse moquette grenat, les portes des bureaux étaient toutes fermées, personne dans les couloirs. Ils s'arrêtèrent devant une porte affublée d'un boîtier interphone comportant un voyant rouge et un autre vert en dessous. Au centre de la porte une plaque « M. le directeur des Opérations et de la Prospective » était le seul repère.

À peine son guide avait-il actionné le bouton du buzzer que le voyant vert s'alluma. Il ouvrit la double porte capitonnée et s'éf-  
faça pour laisser entrer son hôte dans le bureau.

Le bureau était ovale singeant celui d'un autre personnage plus célèbre de l'autre côté de l'Atlantique. Derrière cette réplique un peu grotesque, se tenait assis un homme d'une cinquantaine d'années, allure athlétique, cheveux blancs, yeux clairs, regard franc et décidé. Un de ces hommes qu'avait côtoyé Jérôme dans sa carrière, un ancien militaire peut être, un homme d'action toujours est-il. Ils échangèrent une poignée de main virile.

- Asseyez-vous, monsieur Breville, bienvenue à Genève.

La voix allait bien avec le physique. Elle était assurée, limpide sans fausse tonalité ni accent, d'un volume juste audible. Il avait désigné en même temps un fauteuil en face du bureau.

Jérôme s'y laissa tomber, impatient d'entendre l'argumentaire de son interlocuteur.

L'intéressé ne tarda pas, habitué semble-t-il aux discours concis.

- Je suis Olivier Raisenauer, j'occupe ici une place d'organisateur de la politique du laboratoire en matière d'innovation et de recherche. Je suis chargé, en fait, de traduire sur le terrain les décisions prises par le conseil d'administration présidé par M. Gassman.

Jérôme se demandait où allait l'homme en développant son rôle dont il se moquait éperdument. Alors qu'il détaillait son environnement il remarqua une cave à cigares en marqueterie précieuse qui trônait sur le bureau. Cet objet réveillait immanquablement chez Jérôme un souvenir agréable. Il avait vu ces beaux objets

lors d'un séjour à la Havane dans le hall de l'unique fabrique de cigares encore en activité: Partagas. L'autre s'en aperçut immédiatement, lui tendit le côté ouvert et lui proposa :

- Un petit voyage à Cuba ?

- Non merci, ce n'est pas bon pour la santé.

- Monsieur Breville, vous êtes un spécialiste des pays étrangers, votre carrière est éloquente, notamment en Guyane. Nous avons besoin de vous, poursuivit-il, visiblement agacé par ses propres lenteurs, pour encadrer une mission sur le Haut-Maroni.

- Prenez une agence d'excursion, il y en a tout un tas !

L'homme aux cheveux blancs sourit un peu crispé mais s'attendant visiblement à cette remarque.

- Monsieur Breville je vous parle d'une mission pas d'un voyage d'agrément pour faire des photos avec des indiens en kalimbé ! Connaissez vous la Drépanocytose, monsieur Breville ?

Sans se préoccuper d'une éventuelle réponse, il poursuivit :

- Cette maladie également appelée hémoglobinoïde S, sicklémie, ou encore anémie à cellules falciformes est une maladie héréditaire qui se caractérise par l'altération de l'hémoglobine qui est la protéine assurant le transport de l'oxygène dans le sang. La drépanocytose n'est pas une maladie très rare. Elle est particulièrement fréquente dans les populations d'origine africaine subsaharienne et de manière générale elle est connue pour toucher les individus de race noire de par le monde.

On estime que quelques cinquante millions d'individus en sont atteints, ce qui fait de cette maladie génétique la première sur le plan mondial. Bien que très douloureuse et souvent d'un pronostic fatal, en raison notamment des accidents vasculaires cérébraux qu'elle occasionne, cette maladie n'a pas fait l'objet de recherches poussées jusqu'à maintenant.

- Pourquoi ? hasarda Jérôme, de moins en moins concerné.

Raisenaer eu une moue agacée.

- Monsieur Breville, un laboratoire n'est pas une œuvre de cha-

rité chargée de lutter contre tous les fléaux de la Terre. Un laboratoire ne doit pas perdre de vue une notion indispensable à son développement : celle de rentabilité. Les médias font des gorges chaudes de ce mot qui heurte les masses mais nous en sommes là : c'est une réalité économique. Sans vouloir outre mesure vous choquer, mais je sais à qui je m'adresse, le fait que cette maladie touche des populations du sud, dont les gouvernements sont peu ou pas argentés, a pesé jusqu'à maintenant dans les velléités de combattre cette maladie.

- Jusqu'à maintenant ? releva prestement Jérôme.

- Oui, en effet... jusqu'à maintenant... Il existe d'ores et déjà, un remède plus ou moins sujet à caution : le VK 500. Ce remède a été mis au point par le docteur Medegan Fagla. Malheureusement, toute la lumière n'a pu être faite sur son efficacité qui est, encore aujourd'hui, très controversée. Pour autant, son principe est séduisant : il s'agit en fait de l'association de plusieurs extraits de plantes africaines qui allient leurs potentialités et leurs propriétés complémentaires agissant sur différents aspects de l'affection. Devant une demande croissante de pays noirs émergents à fort pouvoir économique telle l'Afrique du Sud (en ce qui concerne ses élites), ou certains états américains de plus en plus concernés, notre service recherche s'est penché sur la question. Nos chercheurs ont trouvé que la composition du VK 500 pourrait être améliorée grandement par l'adjonction d'un alcaloïde puissant contenu dans une plante endémique de la Guyane répondant au doux nom de *Tabernaemontana Guyanensis*. L'action la plus remarquable de cet élément permettrait ainsi la relance du métabolisme azoté chez le malade.

Jérôme comprenait maintenant ce qu'on lui demanderait, cela devenait limpide. En effet :

- Comme je viens de vous le dire, nous vous demandons, monsieur Breville, d'organiser une expédition sur le Haut-Maroni,

dans la région des Tumuc-Humac à l'endroit où pousse cette plante et d'en ramener un exemplaire aux fins d'analyses plus poussées, avant que nos scientifiques n'étudient la possibilité éventuelle d'une culture in vitro.

La connaissance même de l'existence de cette plante ne date que de 2006 où elle a été prélevée et étudiée pour la première fois par les chercheurs de l'institut de recherche pour le développement (IRD) de Cayenne. Cet arbuste est donc connu et répertorié dans la base de données dite Aublet2 détenue à l'IRD de Guyane à Cayenne mais en réalité peu de gens l'on vu et savent le retrouver dans la nature. Nos botanistes ont toutefois réussi à sélectionner un biotope, c'est là que vous allez conduire notre équipe. Il s'agit, en outre, d'étudier la possibilité sur place d'exploiter ce végétal à l'abri des convoitises qui ne vont pas tarder à se faire jour de la part de nos concurrents.

Soudain pressé de poursuivre avant la moindre réaction de Jérôme, l'intéressé ajouta comme si tout était acquis :

- Vous effectuerez cette mission avec le docteur de Beauregard qui est un de nos chercheurs très impliqué dans ce programme et qui procédera au prélèvement du végétal qui nous intéresse.

Jérôme savait qu'il devait dire quelque chose. Il était prêt, depuis des années, à parcourir la planète de long en large souvent pour des missions périlleuses de renseignement au profit d'états demandeurs et, plus souvent, d'officines privées agissant dans divers domaines. Des laboratoires pharmaceutiques l'avaient déjà employé pour des reconnaissances diverses dans des terrains hostiles sous le contrôle de différents groupes ou mouvances radicales. Un voyage sur le Haut-Maroni, avec un type perdu dans ses éprouvettes et ses seringues, ne comportait à priori aucune difficulté.

Sachant que sa question comportait déjà une acceptation :

- Cette mission est prévue pour quand ?

- Vous devez être à Cayenne après demain.

Bon sang, pensa-t-il, en pleine saison des pluies ! Il se consola en pensant que c'était aussi la saison du carnaval !

Raisenauer, désormais rassuré sur la réaction de son invité, l'invitait maintenant à régler les détails matériels concernant la préparation du départ avec les services ad hoc.

Faisant mine alors de se souvenir d'un détail :

- Ah ! je vais maintenant vous présenter votre coéquipier : le docteur en biologie et botaniste remarquable, de Beauregard. Suivez moi.

Ils reprirent alors d'un pas vigoureux le couloir moqueté de grenat pour arriver quelques portes plus loin devant une plaque indiquant le nom de son occupant : *Docteur C de Beauregard*.

Après un léger coup de son index replié, sur la porte, Raisenauer ouvrit celle-ci de manière énergique. Jérôme pensa immédiatement que c'était sûrement la seule façon qu'il connaissait d'ouvrir une porte.

La pièce était petite et comportait un bureau encombré de revues médicales et de manuscrits en vrac. Derrière ce bureau se tenait une jeune femme brune dont les cheveux longs étaient relevés dans un chignon parfait. Ses traits réguliers affichaient un âge pouvant s'approcher d'une quarantaine d'années, tandis que son regard sombre et malicieux évoquait plutôt celui d'une adolescente. Elle se leva lentement dépliant ainsi une blouse blanche qui cachait ses formes. De toute évidence elle savait à qui elle avait à faire et Jérôme se sentit brusquement dévisagé et mis à nu par ce regard perçant. Elle lui tendit une main ferme :

- Clarisse de Beauregard ! Je suppose que vous êtes monsieur Breville bien sûr.

- Bien sûr ! répondit Jérôme bêtement, essayant de cacher sa surprise et de faire face à cette personnalité affirmée.

-Clarisse, intervint Raisenauer, il se fait tard, je vous laisse vous occuper de notre hôte. Conduisez-le au service logistique et prenez ce repas en commun comme prévu, vous ferez ainsi plus ample connaissance.

-Monsieur Breville se fut un plaisir de faire votre connaissance, je regrette de ne pouvoir vous consacrer plus de temps, je dois gérer une situation tendue qui nous préoccupe actuellement sur une autre partie du globe. Bon voyage!

Jérôme lui adressa les mots d'usage que l'on dit dans ces circonstances, ces banalités polies qui n'apportent jamais grand-chose à la conversation. Il assura que cette expédition ne comportait pas vraiment de risques pour lui et qu'il allait revenir avec son équipière les bras chargés d'exemplaires de cette plante guyanaise salvatrice.

Raisenauer, avant de s'éclipser, rappela à de Beauregard la nécessité d'aller prendre attache, sans trop tarder, avec le service logistique avant sa fermeture.

-Vous connaissez Luigi, il ne va pas vous attendre!

L'employé du service en question, à l'étage en dessous, les attendait. Il s'agissait d'un vieil homme à la crinière blanche, un suisse italien qui devait être là à la création du laboratoire, il y a cent cinquante ans, tellement il était connu et incontournable dans l'établissement. Luigi était en effet de ceux, peu nombreux encore présents, qui avait démarré leur carrière avec l'arrivée au pouvoir de l'héritier Gassman. Petit à petit, il avait gravi les échelons jusqu'à arriver à la tête du puissant département logistique. Sa connaissance des employés, des méthodes du laboratoire et de son patron était un atout indéniable. Luigi était un faiseur de miracles au quotidien. Tout était prêt, les réservations, les transferts, les billets d'avion, l'enveloppe de Jérôme comportant ses émoluments (confortables) et les faux frais. Plus important, l'existence de numéros de téléphone d'alerte rappelait le professionnalisme de ses employeurs. Il avait également pris en compte un téléphone satellitaire et diverses instructions de détail très réalistes.

Jérôme avait remercié en saluant au passage, le dévouement du service logistique. Il avait en outre, tenu à tranquilliser son responsable en affirmant que cette mission représentait pour lui du tourisme vert dans une région qu'il connaissait bien.

Le docteur de Beaugard savait où ils devaient se rendre pour trouver l'arbuste magique, il fallait lui faire confiance dans ce domaine. Il ne restait plus qu'à recruter une équipe locale pour les conduire sur le Maroni est l'affaire était faite!

Il ne se doutait pas que ces assertions étaient les pires erreurs d'appréciation de sa carrière.



Les hauts parleurs invisibles crachotaient la voix du commandant de bord :

*- Nous allons bientôt atterrir à Cayenne Rochambeau. La température au sol est de 27° avec de fortes précipitations. Nous nous poserons à 16<sup>h</sup>55 locales. La compagnie Air France et l'équipage de cet avion sont heureux de vous avoir fait voyager sur un de leurs appareils et vous souhaitent un bon séjour en Guyane. Nous espérons vous revoir prochainement sur nos vols.*

Jérôme était assis à côté de Clarisse de Beaugard.

Débarassée de sa blouse blanche la jeune femme arborait une robe légère découvrant la naissance de sa poitrine et ses bras. Elle avait relâché ses cheveux bruns qui couraient sur ses épaules. Plus rien ne faisait désormais barrage à l'affichage de sa beauté teintée de noblesse.

Durant les premières heures de vol, ils avaient échangé quelques paroles. Le courant passait bien entre eux, ils avaient même réussi à se trouver des points communs.

Le divorce en était un. Le mari de Clarisse, las d'attendre la fin de ses expériences au laboratoire s'en était allé un beau jour avec une amie de la famille. Clarisse avait tacitement reconnu qu'elle était mariée désormais avec ses éprouvettes et ses équations chimiques. Tout s'était bien passé. Ce mariage n'avait été qu'une sorte de régularisation d'une certaine attirance physique réciproque et d'une puissante affection (elle ne parlait pas d'amour) tandis que la séparation avait été d'une évidence et d'une simplicité enfantines. Aucun enfant n'était venu perturber cet évènement mineur, le couple n'avait pas pensé à en faire, et chacun avait repris sa vie comme si de rien n'était.

À l'inverse, Jérôme n'avait pas le même vécu. Marié jeune, son épouse n'avait pas de suite pris la mesure de l'engagement de son mari pour une cause aussi désuète, selon elle, que la Patrie et la défense de ses intérêts. Elle avait eu de plus en plus de mal à comprendre le mutisme de son conjoint de retour de ses missions et ses absences incessantes et imprévues pour des destinations souvent inconnues. Quelques blessures spectaculaires, arborées parfois par Jérôme, avaient fini de la convaincre qu'elle vivait dans un monde qui n'était plus le sien ou qui, en réalité, ne l'avait jamais été. Les deux garçons du couple avaient brusquement eu un besoin impérieux de fréquenter une école à deux cents kilomètres de la demeure familiale et, fort heureusement, leur mère avait trouvé l'appartement qui correspondait et offrait toutes les commodités pour une femme seule élevant deux enfants.

La séparation était consommée bien que Jérôme, dans une dernière tentative, ait quitté à sa demande le Service Action de la DGSE pour se consacrer à des tâches plus ingrates et moins palpitantes, mais aussi plus sédentaires, devant un écran.

Clarisse de Beauregard, était de nationalité française. Fille de militaire, son père le médecin colonel de Beauregard avait servi dans les troupes de Marine partout en Afrique et sur plusieurs points de la planète où une présence française était patente ou supposée. De son amour paternel avait découlé son amour pour la science et la médecine mais aussi pour la rigueur, la droiture et une certaine forme d'adaptabilité permanente. Elle avait fait ses études à Dakar, puis, brillante et promise à un bel avenir, elle était rentrée seule à Paris poursuivre un cursus universitaire. Elle avait gardé de cette enfance exotique un profond goût de l'aventure et de la découverte des peuples. C'est la première fois qu'elle allait en Amérique du Sud et elle était très excitée.



L'Airbus commençait sa descente sur Matoury, il avait retraversé la couche épaisse de nuages et maintenant le soleil avait disparu pour faire place à une pluie soutenue qui se fracassait contre les hublots protecteurs. Les hôtesses s'affairaient pour préparer l'atterrissage. Les casiers de rafraîchissements reprenaient leurs places, verrouillés dans leurs alvéoles d'aluminium.

Sergueï occupait le siège en bord de couloir à cinq rangées derrière. Depuis le départ d'Orly, il s'était arrangé pour toujours avoir un œil sur ceux qu'il avait identifié comme sa cible.

L'intéressé pointait très souvent son regard perçant d'un bleu glacial sur le couple sachant que celui-ci, pour l'heure, ne risquait pas de s'absenter.

La photographie sur son passeport biométrique montrait un

homme aux traits «caucasien» assez ordinaires. Ses cheveux blonds, courts, son visage émacié et son nez aquilin traduisaient une volonté de se fondre dans le paysage, seule sa stature décharnée mais musculeuse et son mètre quatre-vingt-cinq le faisaient remarquer. C'est son regard étrangement mobile et perçant qui trahissait son hyperactivité. Sergueï était russe, comme ne le précisait pas son faux passeport. Il avait pensé qu'un passeport allemand serait plus crédible en Guyane à l'heure de l'Europe. L'homme avait une parfaite maîtrise de soi. Il avait été entraîné durant de longues années pour cela. Ancien commando des forces spéciales de l'Armée rouge, il avait opéré sur de nombreux théâtres d'opérations comme la Tchétchénie ou l'Afghanistan. Il aimait par-dessus tout l'action et le sang. C'était un tueur né, un de ces pervers qui prennent un plaisir immense à détruire ses victimes.

Tout naturellement après son engagement dans les forces russes, rendu à une vie civile bien étroite pour lui, il s'était mis sur le marché parallèle du mercenariat. Il avait réussi alors à se faire un nom et une réputation implacable. Perdu dans ses pensées, il se remémorait ses derniers faits d'armes les plus marquants à la solde des Serbes dans les Balkans.

En 1995, Sergueï faisait partie d'une milice dont la réputation sanguinaire avait défrayé la chronique et effrayé les médias: les Scorpions. Il était présent lors du massacre de Srebrenica, il avait préparé en sous-main, par des actions commando de sabotage, la progression des troupes serbes de Ratko Mladic. Par la suite, sur les ruines de la cité dévastée par les bombardements de l'OTAN, Sergueï avait retardé l'avance américaine se faisant remarquer par les Gi's comme un sniper aguerri et insaisissable.

Ce jour de juillet notamment, il se remémorait ce groupe de combat américain qui progressait au travers des bâtiments effondrés. Sergueï était là, posté au premier étage d'un immeuble surplombant la rue déserte. Le groupe progressait lentement s'assurant

des appuis mutuels. À cent cinquante mètres environ, Sergueï avait épaulé son arme favorite, un FRF2 français, et ajusté sa cible à travers la lunette. L'éclaireur du groupe venait du Wisconsin, il était âgé de vingt-quatre ans et était en ex-Yougoslavie depuis trois semaines. Dans un miaulement sinistre de chat sauvage blessé, la balle était rentrée dans sa gorge juste au dessus du gilet pare-balles. Le jeune éclaireur du Wisconsin était mort sur le coup. Sergueï n'avait pas perdu de temps à observer le résultat qu'il connaissait déjà.

Il avait prit la fuite rapidement sachant que la riposte allait arriver très vite. À peine descendu dans la rue, la roquette américaine détruisait la façade de son immeuble. Nombre de snipers comme lui se faisaient avoir ainsi, perdant un temps précieux dans l'ivresse du résultat. Sergueï lui, s'était déjà mis à l'abri.

Ces souvenirs provoquaient en lui des frémissements jouissifs.

Recruté pour l'heure pour cette mission facile il avait néanmoins hâte d'en découdre.



## CHAPITRE 2

L'aéroport de Cayenne Rochambeau se caractérisait surtout pour le voyageur par cette odeur de moisi tenace, signe à la fois d'un climat ingrat comportant 98 % d'humidité et d'un entretien anecdotique. Deux files s'étaient formées au contrôle de la Police aux frontières : celle des ressortissants de l'Union européenne et celle des étrangers, essentiellement brésiliens.

Les bagages récupérés, Jérôme et Clarisse hélèrent un taxi et prirent du même coup une bouffée d'air humide et étouffant que la climatisation de l'aéroport leur avait, jusque là, épargné. Il y avait plus de 25° de différence avec la température de Paris lors de leur départ.

L'arrivée sur Cayenne se fit sous des trombes d'eau. Les pluies équatoriales tombaient depuis déjà plus d'un mois et la saison des pluies ne s'achèverait pas avant juillet avec une petite accalmie de quelques jours en mars qu'on appelait ici « le petit été de mars ». Garé en double file, rue du Général de Gaulle devant l'hôtel Amazonia, le taxi les laissa prendre leurs valises et s'engouffrer prestement dans le hall de l'hôtel pour s'abriter de la pluie. Ici, le moindre effort coûtait cher en terme de fatigue et il fallait s'économiser au maximum. Le chauffeur de taxi en était convaincu.

L'hôtel faisait une large part au « bois pays », ces essences plus ou moins précieuses qui faisaient l'apanage et la fierté des forêts de Guyane. Palissandre, Angélique, Moutouchi, Bois serpent ou encore Amourette composaient les divers éléments des mobiliers

de la réception comme un vaste catalogue des ressources forestières du pays à l'attention du touriste.

Il était 19<sup>h</sup>, la nuit tropicale était tombée, ils regagnèrent chacun leur chambre, réservées depuis Genève, après avoir répondu aux diverses questions du réceptionniste. Ils avaient quand même pris soin de réserver une table pour dîner près de la piscine intérieure de l'hôtel.

La salle de restaurant était restée déserte. Le dîner fut vite expédié. Clarisse était intarissable sur le peu qu'elle avait découvert de Cayenne. Le climat lui rappelait l'Afrique et la couleur de peau des passants l'enchantait. Elle avait eu les yeux d'une gamine lorsqu'elle avait vu arriver sur la table une noix de coco bourrée de glace à la mangue.

Jérôme lui avait demandé des précisions sur la plante qu'ils étaient censés ramener et elle lui avait parlé des diverses plantes et de leurs pouvoirs stupéfiants que l'on rencontre sur le plateau des Guyanes. Elle était intarissable sur le sujet, son visage s'éclairait à mesure qu'elle évoquait les noms scientifiques imprononçables de végétaux tous plus mystérieux les uns que les autres. Ce qu'il retenait surtout c'est que, vraisemblablement, la connaissance des botanistes et des pharmaciens sur les espèces végétales existantes et leurs propriétés était encore à son balbutiement. Fatigués, ils avaient décidé de remettre au lendemain la discussion sur les vrais préparatifs de la mission et les moyens à engager. Pour plus de discrétion ils avaient décidé de se voir dans la chambre de Jérôme dès 9<sup>h</sup>.

Clarisse commanda un thé et Jérôme un vieux rhum local, ils dégustèrent religieusement leur breuvage au bord du miroir qui faisait l'eau de la piscine éclairée, sans prononcer une parole. Cet instant au bout du monde, seuls dans leurs pensées respectives, valait tous les salons de relaxation existants.

Quelque part un carillon sonna 22<sup>h</sup> les tirant tous les deux de leur rêverie. Ils se souhaitèrent une nuit réparatrice et regagnèrent leurs chambres alors que la pluie redoublait de violence.

Le Doko était une boîte de nuit populaire située pratiquement en face de l'Amazonia. La musique commençait à sourdre des portes mal fermées et mal isolées. Les premiers visiteurs mâles en quête de plaisirs divers plus ou moins artificiels se pressaient devant l'imposant videur. Des femmes, essentiellement des brésiliennes, vêtues pour la plupart de shorts trop petits et de soutiens-gorge symboliques, arpentaient le trottoir en quête d'une rencontre fructueuse. L'une d'elles, aux cheveux longs, noir de jais, était occupée à échanger quelques mots avec un européen blond au regard d'acier tourné vers l'hôtel.



Le soleil était debout depuis longtemps déjà, promettant une belle journée ensoleillée gagnée sur la saison des pluies quand Clarisse frappa à la porte de la chambre 12.

Jérôme sortait juste de la douche et c'est une serviette ceinte autour des reins qu'il autorisa l'intrusion par un bref:

-Entrez! Bonjour docteur! Pardon je n'ai pas encore eu le temps de m'habiller, j'ai dû avoir une panne d'oreiller ce matin, le voyage, la fatigue, le décalage horaire....

Il cherchait bêtement à justifier ce qui n'était qu'un luxe rare qu'il s'était offert.

Elle sourit, surprise de sa tenue mais ravie de découvrir ce torse

musclé présentant quelques vieilles cicatrices qui lui donnait un aspect viril..

- Clarisse! dit-elle pour rester dans cette atmosphère intime, mon prénom c'est Clarisse, puis-je vous appeler Jérôme?

Le sourire de l'intéressé valait réponse.

- Donnez-moi cinq minutes, je m'habille.

Une chemisette et un pantalon de toile plus tard, qui n'avait pas pris plus d'une minute, Jérôme déplaça sur le lit une carte d'état major du Haut-Maroni.

Clarisse repéra immédiatement la zone de prospection qu'elle lui désigna aussitôt après s'être orientée.

- Selon nos informations recoupées par les observations de divers botanistes ayant traité du problème, le biotope où prospère le *Tabernaemontana Guyanensis* se situe en amont de Maripasoula dans un triangle formé par les deux affluents de l'Alitany, la Ouaqui et l'affluent de ce dernier le Tampoc.

- C'est en territoire Wayana en effet. J'estime à environ trois à quatre jours de pirogue de Maripasoula, précisa Jérôme qui connaissait la zone.

Il s'agissait de remonter le fleuve frontière du Maroni, que l'on nommait à cet endroit Alitany, sur quelques quatre-vingts kilomètres avant d'emprunter la crique Ouaqui puis enfin le Tampoc.

Le départ se ferait dès que possible depuis Maripasoula après avoir recruté un piroguier fiable et aguerri possédant une pirogue en état. Un camp de base serait nécessaire à destination pour explorer la zone alors que les étapes quotidiennes se feraient au gré de l'équipage et de leur position dans des villages amérindiens disséminés près des rives.

Ils essayèrent ensuite d'estimer le temps qu'il faudrait à la botaniste pour sélectionner des plants et les prélever.

Clarisse, en bonne professionnelle passionnée, avait parlé alors du végétal recherché. Il s'agissait d'un arbuste, voire d'un arbris-

seau, à fleurs odorantes blanches, de la famille des Apocynacées, famille déjà très connue en pharmacopée. Elle précisa que son intérêt se focalisait sur la racine de ce végétal d'où l'on pouvait extraire l'alcaloïde recherché.

- Jérôme, il est intéressant de savoir que les graines et le latex de cet arbuste sont utilisés pour confectionner l'ayahuesca, une puissante boisson psychotrope utilisée traditionnellement par les chamans lors de rituels. Les amérindiens pensent que cette plante qu'ils appellent Wata Mataaki, abrite un esprit appelé Yapukuliwa. Cet état de fait ne va pas nous simplifier les choses car tout ceci revêt un caractère sacré pour les indiens.

Cette dernière contrainte supposait de disposer d'un guide Wayana, l'ethnie amérindienne présente dans cette région, pour se faire comprendre et s'assurer d'une coopération bien aléatoire. Les choses se compliquaient mais l'avenir devait leur réserver d'autres surprises, ils n'en avaient pas conscience.

Deux heures après, ils avaient enfin fait le tour de la question. Ils avaient décidé de faire, à Cayenne, les emplettes nécessaires au voyage durant la journée et d'emprunter la ligne aérienne quotidienne Cayenne-Maripasoula dès le lendemain après-midi.

Jérôme avait répondu inlassablement aux questions de sa compagne. Il s'agissait tantôt, pêle-mêle, de questions d'une rigueur scientifique extrême, tantôt de questions destinées à se rassurer sur le déroulement de l'expédition.

Ils étaient arrivés également à une conclusion commune. Ils n'avaient pas assez de soutien logistique pour mobiliser une expédition en terrain Wayana, loin de tout, avec une recherche délicate à la clef.

Jérôme avait la réponse, elle n'allait pas tarder à la connaître.

Ils décidèrent de manger à l'extérieur et de visiter un peu la ville.

La journée semblait décidément clémente, le rythme des pluies diluviennes s'était ralenti et de belles éclaircies étaient mises à profit par les deux acolytes pour progresser sur ce qui restait de trottoirs dans les artères principales. Outre le fait que des plaques entières de béton se détachaient et glissaient vers la chaussée, les nombreux commerçants chinois encombraient de leurs bibelots en plastique les rares passages encore praticables. Il fallait parfois enjamber les déballages à même le sol de seaux, cuvettes, fil à coudre, vaisselle bon marché et cordes en nylon.

La population bigarrée se pressait dans les rues et devant les vitrines diverses. De nombreuses bijouteries, tenues par des brésiliens pour la plupart, arboraient dans leurs vitrines des bijoux en or comme pour rappeler l'industrie première de la Guyane. L'instinct féminin de Clarisse n'avait pas résisté longtemps à la contemplation de ces vitrines. Elle s'extasiait sur le choix et les prix abordables. Des passants joyeux s'interpellaient bruyamment, les créoles avaient pris l'habitude depuis longtemps de se héler à coup d'avertisseurs pour ceux motorisés ou de grandes interjections pour les piétons. Les conversations en créole ou en brésilien se superposaient dans un brouhaha typique qui participait à donner une touche locale au demeurant très sympathique. Les terrasses des cafés étaient remplies de clients affalés sur leurs chaises, une bière ou un punch à portée de main. La chaleur était oppressante, l'air humide harassant. Ils avisèrent un restaurant chinois qui, curieusement, axait sa publicité non pas sur la qualité de la nourriture mais sur la présence d'une salle climatisée. Derrière un buffet achalandé ils firent leur choix rapidement et leurs assiettes à la main, ils se trouvèrent une place dans le fond de la salle.

Clarisse, insouciant et visiblement heureuse, adressa un joyeux « bon appétit ! » à son compagnon en attaquant d'une manière peu assurée à l'aide de ses baguettes, un nem au crabe.

- J'envisage de contacter une personne sur Cayenne qui va nous aider, lui indiqua alors Jérôme.

Devant le regard interrogateur de sa voisine, il poursuivit :

- Il s'agit d'un homme qui s'est établi ici et que j'ai connu dans un cadre professionnel, à l'occasion de diverses missions. Il a été mon patron, c'est quelqu'un de fiable sur qui on peut compter. Je vais lui demander de nous fournir certains éléments qui nous manquent. Il sera en mesure de nous donner des contacts utiles pour notre promenade en forêt chez les indiens. Nous irons le voir cet après-midi, le temps presse, je vais l'appeler de l'hôtel.

Rendus à la chaleur sur le trottoir, ils s'aperçurent que la physiologie de la ville avait changé. De bruyante et chatoyante, elle était devenue vide et déserte. Les magasins ne rouvraient qu'à 16<sup>h</sup> en raison de la chaleur et de la sieste traditionnelle. Ils regagnèrent rapidement l'hôtel pour satisfaire donc à la tradition et se donnèrent rendez-vous à 17<sup>h</sup> pour se rendre chez l'ami de Jérôme.

À l'heure précise, Clarisse tapa à la porte de la chambre 12. Ses longs cheveux bruns lâchés encadraient son visage lisse légèrement maquillé. Sa robe orangée faisait ressortir son teint hâlé naturellement et c'est sur cette vision de paradis que Jérôme claqua sa porte pour confier sa clef au réceptionniste.

- J'ai fait un compte-rendu par mail de la situation à Raisenauer, confia-t-elle, j'ai pu accéder à l'un des deux ordinateurs connectés à l'internet de l'hôtel.

Dans le même registre, Jérôme lui indiqua qu'ils étaient attendus par son contact à Cayenne. Ils décidèrent de s'y rendre de suite. Le chef-lieu de la Guyane avait repris son activité et les commerçants chinois, un temps endormis, étalaient de nouveau dans des cageots à même le sol des objets en matière plastique sans grande valeur.

Ils enjambaient les rangées de vaisselles, de tapettes à mouches et de produits anti-moustiques quand Clarisse sursauta brusque-

ment. Le temps de comprendre, après la seconde de surprise, ils éclatèrent de rire. Elle venait de recevoir une goutte d'eau glacée dans le cou. De loin en loin, les blocs climatiseurs perchés près des toits des maisons relâchaient les gouttes de condensation sur les trottoirs sans autre forme de procès. Il s'agissait d'être attentifs à éviter ces rejets surprenants. Ils en firent d'abord un jeu puis, un simple réflexe.



Bruno Martinez était un ancien lieutenant-colonel des parachutistes. Après avoir été engagé sur de nombreux fronts plus ou moins médiatisés, il s'était retrouvé « aspiré » un peu malgré lui dans le Service Action de la Direction Générale des Services Extérieurs. Là il avait connu, lors de ses passages à la caserne Mortier à Paris, le jeune lieutenant Breville issu également des commandos parachutistes. Le temps ayant fait son œuvre, les missions s'étaient enchaînées et leur affinité réciproque s'était transformée en profonde amitié de façon naturelle. Lorsque les missions exigeaient la présence d'un ou de plusieurs agents, le lieutenant Breville promu depuis capitaine et le lieutenant-colonel Martinez se retrouvaient ensemble comme par magie.

Un jour, quelque part au Koweït envahi par les troupes de l'Irakien Saddam Hussein, dans une opération délicate, Jérôme avait sauvé son patron d'une capture, voire d'une mort, certaine. Ce fait d'arme resté inconnu de tous, avait fini de sceller une amitié d'homme immuable.

Martinez avait pris une retraite bien méritée, (selon lui), et s'était établi en Guyane loin de son pays basque natal. Il pensait que sa présence sur ce coin d'Amérique du Sud qui était motivé par l'origine de son épouse guyanaise allait peut-être lui permettre de rester dans le coup. Il avait gardé en effet quelques numéros de téléphone et quelques noms d'interlocuteurs parisiens.

Il était resté de loin en loin en contact avec Jérôme et connaissait sa reconversion. Il avait fait appel à lui il y a quatre ans, à la demande d'une société minière exploitant le riche sous-sol aurifère de la Guyane, pour restaurer un semblant de sécurité sur les sites d'exploitation face aux garimpeiros brésiliens cupides et sans vergogne. Son action de quelques mois avait été couronnée de succès: il avait formé sur place des personnels pour poursuivre sa tâche mais, dès son départ, ces derniers s'étaient vendus au plus offrant comme il était de tradition et le chaos insécuritaire s'était de nouveau installé. Breville avait décliné une nouvelle offre de la société américaine face à ce qu'il considérait être un « tonneau des Danaïdes ».

Clarisse et Jérôme, sur les indications de ce dernier, remontaient la rue de Gaulle pour tourner à gauche dans la rue Justin Catayée en direction de la plage. Arrivés au bout de cette artère, ils tournèrent à droite dans la rue Schoelcher, Jérôme faisant remarquer à Clarisse que toutes les rues de Cayenne étaient bâties à angle droit ce qui simplifiait considérablement le repérage.

Le numéro 27 de la rue se situait côté plage. Le long du trottoir sur une dizaine de mètres, un mur d'enceinte maçonné, de plus de deux mètres, était interrompu par une lourde porte en bois verni. Jérôme sonna à un interphone surmonté par une plaque en cuivre étincelante: M. et Mme Martinez.

La porte s'ouvrit dans un bruit électrique discret. Ils la franchirent pour découvrir un superbe jardin intérieur où une petite fontaine distillait sa fraîcheur. Des fleurs odorantes luttèrent avec

l'odeur entêtante de la haie de jasmin qui bordait un escalier de deux larges marches donnant accès à un patio dont le parquet d'angélique parfaitement ciré, reflétait comme un miroir.

En haut de ces deux marches se tenait un personnage de petite taille, d'une soixantaine d'années, tout vêtu de blanc. Son teint buriné et son corps noueux et musclé trahissaient son récent passé d'homme d'action.

- Bienvenue mes amis !

Le ton n'était pas feint et une réelle joie s'affichait sur le visage de cet homme. Jérôme et lui tombèrent dans les bras l'un de l'autre pour une accolade aussi chaleureuse que vigoureuse.

- Bonjour patron, content de vous voir !

Après des années, Jérôme continuait d'appeler son ancien chef, patron, et à le vouvoyer tandis que ce dernier le tutoyait d'une manière parfois un peu trop paternelle.

Soudain gêné, il se retourna prestement vers Clarisse :

- Bonsoir docteur, excusez ces effusions... je suis très heureux de vous recevoir chez moi.

Clarisse serra la main de cet homme qui lui inspirait spontanément confiance.

Ils allèrent s'asseoir dans le salon en rotin. La nuit commençait à tomber, leur hôte alluma quelques lampes et la lumière sembla danser au travers des pâles des brasseurs d'air du plafond.

- Alise, mon épouse, est partie il y a deux jours faire du shopping à Paris durant une semaine. Dommage, elle aurait été heureuse de te revoir.

Jérôme adorait la personnalité de cette créole si coquette et si douce qui avait bizarrement rencontré Bruno en Guyane alors que tous deux habitaient Paris ! Ils s'étaient mariés il y a sept ans à Cayenne, Jérôme avait été sollicité pour être un des témoins. Bruno, divorcé, avait réussi à obtenir une dispense pour se remarier à l'église. C'est Monseigneur Monedy, l'évêque de Guyane, qui le connaissait bien, qui lui avait fait cette faveur. Jérôme se

souvenait encore de cette belle cérémonie dans la cathédrale en bois Saint-Romain-de-Cayenne.

Une employée de maison apporta un plateau de rafraîchissements. Clarisse prit un jus de Maracuja à la cassonade tandis que les deux hommes firent honneur à la bouteille de « Belle Cabresse », le rhum local provenant de la seule distillerie encore en service à Saint-Maurice.

Le numéro 32 de la rue Schoelcher abritait un magasin de vêtements. Il faisait face au 27. Le commerçant libanais servait depuis un quart d'heure un homme qui lui faisait déballer toutes sortes de chemises. L'homme blond au teint pâle avait un regard froid. Il se tenait face à la vitrine observant le 27 d'où avait disparu un couple qu'il connaissait bien. Le regard glacé de Sergueï tranchait radicalement avec la faconde orientale du marchand de tissus qui commençait à douter de pouvoir faire affaire avec ce touriste peu amène. En effet celui-ci, brusquement, mit fin à la conversation remerciant vaguement le commerçant tandis qu'il poussait déjà la porte de sortie. Il repassa devant le 27 d'un pas rapide, un sourire aux lèvres.



Dans son bureau ovale, Olivier Raisenauer venait de prendre connaissance du mail du docteur de Beauregard. Celle-ci lui faisait un point concis de la situation, lui indiquant la progression qui avait été décidée dans les jours à venir. Ce message avait eu l'effet de réveiller en lui quelques scrupules. Rapidement il les chassa se remémorant les débats acharnés qu'il avait eu avec

ses proches collaborateurs concernant l'attitude à adopter pour conduire cette mission avec le maximum de chances de réussite. Cet aréopage de décideurs avait fixé les limites du langage à tenir au docteur de Beauregard et défini les zones qui devaient rester dans l'ombre pour elle. Cette dernière en professionnelle avertie, avait adhéré plus que compris la pertinence de cette stratégie. Pour elle l'aspect scientifique des choses était prépondérant, elle ne soupçonnait que très peu l'existence d'autres paramètres beaucoup moins avouables.

Raisenuer qui avait une totale confiance en sa collaboratrice, n'avait pas approuvé mais il s'était bien évidemment soumis aux diktats de ses chefs. Le cloisonnement qui était de mise au sein du laboratoire, qui foisonnait de départements secrets, avait facilité ce que Raisenuer en son for intérieur qualifiait de « trahison ».

À huit mille kilomètres de là, la nuit s'était bien installée et la pluie, sporadiquement, rebondissait violemment sur le sol du jardin des Martinez. Le salon en rotin avait été témoin du résumé qu'avait fait Jérôme de sa mission. Les deux hommes savaient qu'ils pouvaient parler librement devant Clarisse et ils ne s'en privaient pas.

En professionnel averti, Bruno Martinez posait des questions, demandait des précisions qui paraissaient bien inutiles à Clarisse et avançait des arguments sur la situation actuelle et remise à jour qu'ils allaient rencontrer.

- Il faut être conscient que vous n'allez pas faire une promenade de santé. Les indiens notamment Wayanas sont de plus en plus chassés de leurs terres par les Bushingués qui ont pris en force le contrôle des sites d'orpaillage clandestin. Ces derniers sont prêts à tout pour s'enrichir, y compris aux pires exactions contre les amérindiens qui défendent maladroitement leurs terres ancestrales. Par ailleurs, d'après ce que vous me dites docteur, (il se tournait vers Clarisse) cette plante revêt un caractère religieux sinon mystique.

- J'en suis conscient patron ce dernier point me pose problème, j'ai besoin d'un guide interprète dévoué, rétorqua Jérôme soulagé de pouvoir aborder ce problème.

- Avez-vous des moyens de communication ?

- Un téléphone satellitaire qui nous a été remis au départ, je l'activerai le moment venu.

- Non, maintenant, j'ai par devers moi quelques gadgets qui me permettront de vous localiser le cas échéant. Par ailleurs, j'ai un contact à Maripasoula, il pourra se charger de vous trouver un équipage fiable avec une fileuse en état. Son nom c'est Ronan L'Ébrelec mais tout le monde le surnomme « le breton ».

- OK, je le trouve où ?

- Partout où il y a de la bière ou du whisky ! Il est tout le temps au bar de la Batée, on ne connaît que lui. Je vais lui faire part de votre arrivée, ajouta Bruno certain d'avoir trouvé une solution au problème.

- Il y a autre chose, poursuivit-il.

Clarisse qui était peu active dans la conversation, trouvait néanmoins que son hôte était digne de confiance et sentait en lui une protection bien agréable. Elle s'était mise à douter du bien-fondé de sa mission et de sa capacité à assumer des risques qu'elle ne soupçonnait pas.

Devant les airs interrogatifs de ses interlocuteurs, Bruno poursuivit s'adressant plus particulièrement à son ancien compagnon.

- Depuis ton départ des sites aurifères de la Golden Star, de nombreux clandestins se sont installés pour gratter les collines et accéder à la richesse.

Un type, un bushi surinamais, s'illustre depuis quelque temps dans pas mal d'actions sanglantes qui ont fait de lui une véritable terreur sur le fleuve. Il est à la tête d'une petite armée privée et s'est approprié une île où il s'est construit une piste d'aviation. Ses avions se livrent quotidiennement à toutes sortes de trafics mafieux.

Bien évidemment sa tête est mise à prix par la justice française et surinamaïse mais il semble que seule la première soit active dans l'exécution d'un mandat d'arrêt international, lancé contre lui par un juge d'instruction de Cayenne, pour divers crimes. Son nom est Wayne Abongo mais il est connu et craint sous le pseudo de « Bernie ».

- En quoi votre sanguinaire ami me concerne-t-il ?

- Là où vous vous rendez, vous ne pouvez qu'être concerné. Il apprendra votre venue alors que vous n'aurez pas encore débarqué de l'avion ! Je ne pense pas que vous pourrez l'éviter. Il te faudra, Jérôme, aller le « tamponner » pour t'assurer de sa neutralité ou mieux de son soutien. Tu ne pourras pas faire sans.

Jérôme acquiesça de la tête :

- Je vois, oui, j'essayerai de trouver ce fameux héros, avança-t-il en souriant.

Rompu à ce genre d'exercice, Jérôme connaissait les techniques d'approche d'individus hostiles. Il ne s'agissait pas là de neutraliser ce Bernie, mais de le contrôler, voire le canaliser, afin qu'il n'entrave pas sa mission. Une règle d'or s'imposait alors : négocier, convaincre, acheter.

Prudemment, Bruno Martinez lui suggéra alors de se procurer une arme de poing et lui fournit une adresse en ville d'un contact susceptible de lui vendre quelque chose de sérieux. Il lui précisa à la question que Jérôme n'avait pas encore posé que les services d'Air Guyane étaient totalement aveugles et indifférents à ce genre de fret pour peu que les détenteurs soient discrets et ne les mette pas en porte-à-faux vis-à-vis des rarissimes contrôles des autorités.

Bien que cela n'ait pas été prévu, ils passèrent à table sur l'invitation de leur hôte qui, visiblement, n'avait pas envisagé un quelconque refus. L'employé de maison, peu après, leur apporta des brochettes de requins, des crevettes marinées au piment et de la viande de bois avec les traditionnels haricots rouges et du riz.

Martinez se leva pour aller chercher une bouteille de vin déjà ouverte.

- Le souci avec ce climat est de conserver le vin et de le servir de façon optimale. Docteur, j'ai cru bon vous faire profiter d'un cru de votre contrée en ces moments un peu perturbants pour vous, il est bon de pouvoir se ressourcer de cette manière.

Joignant le geste à la parole, il versa dans les verres un Gevrey-Chambertin 1999 d'une couleur rubis éblouissante.

Jérôme fut le seul à réagir mais il garda ses émotions pour lui. Ainsi son ancien patron savait déjà que le docteur Clarisse de Beauregard était originaire de la Bourgogne. Certainement savait-il qu'elle était née dans un petit village au sud-ouest de Dijon en Côte-d'Or! Que savait-il donc de plus? D'où lui venaient ces informations? Il n'y avait pas plus de trois heures que Jérôme l'avait informé de sa présence à Cayenne et du nom de son accompagnatrice. Dans un sentiment mêlé d'admiration, d'étonnement et d'incrédulité, il leva son verre à l'unisson pour trinquer à ce que leur hôte appelait un délicieux moment. Clarisse ne sembla pas s'étonner de cet hommage à sa région natale, plutôt elle ne l'avait pas relevé. Bruno regardait Jérôme en souriant, fier de son effet car il savait que son ancien disciple avait remarqué ce point qui ressemblait étrangement à une démonstration de force.